



**HAL**  
open science

# Le devenir des sanctuaires paléochrétiens du VIIe au XIe siècle : les jalons de l'évolution vers le Moyen Âge central

Jean-Pierre Caillet

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Caillet. Le devenir des sanctuaires paléochrétiens du VIIe au XIe siècle : les jalons de l'évolution vers le Moyen Âge central. Hortus artium medievalium: Journal of the International Research Center for Late Antiquity and Middle Ages, 2018, 24, pp.137-151. hal-03879575

**HAL Id: hal-03879575**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03879575v1>**

Submitted on 30 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LE DEVENIR DES SANCTUAIRES PALÉOCHRÉTIENS DU VII<sup>e</sup> AU XI<sup>e</sup> SIÈCLE : LES JALONS DE L'ÉVOLUTION VERS LE MOYEN ÂGE CENTRAL

JEAN-PIERRE CAILLET

UDC: 726(497.54)<sup>12/13</sup>

Preliminary communication

Manuscript received: 20. 04. 2014.

Revised manuscript accepted: 28. 04. 2014.

DOI: 10.1484/J.HAM.5.102674

J.-P. Caillet

Université Paris-Nanterre

UMR 7041.THEMAM

Paris, France

*If it is well known that a lot of new churches were built during the High Middle Ages, the monumental landscape of this period was also marked by the numerous Paleochristian sanctuaries still in use. These last ones have often undergone, then, modifications more or less substantial, regarding their architectural outlines (partial transformation of the fabric, adjunction of annexes, laying out of crypts...) as well as their liturgical settings (supplementary altars, implantation of ciboria, new chancel screens...) as well as their decoration (mainly on the new liturgical settings, precisely; but sometimes also – and in some buildings among the most prestigious – on the walls, consisting in reliefs in stucco, mosaics or paintings). The study of these cases may be undertaken by referring to textual sources, when they are at disposal; but also, of course, by observing what it is still preserved, or thanks to the archaeological investigations. This approach appears truly fundamental, in order to understand how occurred – even by anchoring in the tradition firmly established between the 4<sup>th</sup> and the 6<sup>th</sup> century – a progressive mutation, leading from the first generation of the Christian architecture to the realizations of the Romanesque period.*

*Keywords: canons'quarters, baptisteries, cultural settings, cult of the saints, Westwerke, crypts, figurative monumental programs, altar ornamentations, bell-towers.*

On sait que l'implantation monumentale chrétienne a connu un remarquable essor entre VII<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècle : cela en raison de la fondation de nombreux monastères, notamment ; mais aussi du fait de la mise en place d'un maillage relativement serré dans les territoires ruraux, à l'origine directe des paroisses<sup>1</sup>. Le paysage bâti du Moyen Âge central en a été fortement déterminé. Pour autant, il faut bien prendre en compte que l'époque paléochrétienne – que, par commodité, nous limiterons ici aux IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles – avait déjà vu l'érection de multiples sanctuaires, d'importance tout à fait majeure pour certains d'entre eux : ainsi les cathédrales et les grands édifices martyriaux, dès ce temps en place sur la totalité de l'aire correspondant à l'Empire romain ; et s'y adjoignaient un nombre appréciable d'églises ou oratoires secondaires (parfois en lien avec l'installation des premières communautés monastiques). Ces édifices et ces ensembles ont naturellement aussi pesé d'un grand poids dans la composante chrétienne du panorama médiéval. Mais la plupart ont subi, depuis la fin de l'Antiquité, diverses modifications en rapport avec l'instauration de nouvelles pratiques culturelles et dévotionnelles, ou avec un changement de statut, ou encore aux fins d'en rehausser l'aspect et par contrecoup le prestige. L'appréhension de ce processus – qui, sur des sites comme Aquilée ou Poreč, avait d'ailleurs

été entamé dès avant la fin du VI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> – est évidemment essentielle pour comprendre les étapes de l'évolution qui, d'une phase encore expérimentale, mène à la maturité de l'âge roman. Nous en évoquerons donc ici les principaux traits, à l'aide d'exemples parmi les plus significatifs.

Mais avant d'entrer de plain-pied dans cet examen, il apparaît nécessaire de bien circonscrire le problème, géographiquement parlant. En effet, tous les territoires hors des limites de l'Empire romain (c'est-à-dire l'Europe nord-orientale et une large frange de la Germanie, ainsi bien sûr que la Scandinavie) ne sont pas concernés, puisque n'ayant connu aucune implantation paléochrétienne. C'est aussi le cas des régions dans lesquelles un coup d'arrêt a été porté au christianisme par l'arrivée de nouvelles populations : Angles et Saxons en Bretagne romaine, Slaves en Europe sud-orientale ; aussi, Arabes au Proche-Orient, au Maghreb et dans la Péninsule ibérique. Toutefois, certaines nuances doivent être apportées : cela en particulier pour les dernières de ces régions, où, avec des variantes, une relative tolérance des autorités musulmanes a permis le maintien d'anciennes structures chrétiennes<sup>3</sup>. Mais sinon, se trouvent donc essentiellement concernés les territoires de Gaule et d'Italie, avec leurs marges : ce qui représente un potentiel tout de même considérable, tant du point de vue numérique que

<sup>1</sup> Cf. notamment D. ALIBERT, J.-C. CHEYNET, C. DE FIRMAS, B. SAINT-SORNY, V. PRIGENT, *Chrétientés médiévales, VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1997, en particulier p. 35-37 (monastères), et 178-181 (paroisses).

<sup>2</sup> Cf. notamment G. CUSCITO, T. LEHMANN (éd.), *La basilica di Aquileia. Storia, archeologia e arte (Antichità altoadriatiche LXIX)*, Trieste 2010, en particulier les diverses contributions réunies dans le t. 1, p. 123-354 ; A. TERRY, *The Architecture and Architectural Sculpture of the Sixth-Century Eufrosius Cathedral Complex at Poreč* (Ph.D. University of Illinois), Ann Arbor 1984 ; A. TERRY, F.G. EAVES, *Retrieving the Record : a Century of Archaeology at Poreč (1847-1947)*, Zagreb-Motovun 2001.

<sup>3</sup> Cf. notamment A. BORRUT, M. DEBIÉ, A. PAPAconstantinou, D. PIERI, J.-P. SODINI (éd.), *Le Proche-Orient de Justinien aux Abbassides. Peuplement et dynamiques spatiales*, Turnhout 2011, en particulier les contributions de P.-L. GATIER (p. 7-28), J.-P. SODINI et C. MORRISSON (p. 123-138), R. ELTER et A. HASSOUNE (p. 187-204) et A. MICHEL (p. 233-269) ; J.-P. CAILLET, *Vie (et survie ?) des sanctuaires chrétiens du Maghreb. Le cas de la Maurétanie Césarienne*, in *Lieux de culte : aires votives, temples, églises, mosquées. IX<sup>e</sup> colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord antique et médiévale*, Tripoli, 19-25 février 2005, Paris 2008, en particulier p. 245-246 ; A. ARBEITER, S. NOACK-HALEY, *Hispania antiqua. Christliche Denkmäler des frühen Mittelalters vom 8. bis ins 11. Jahrhundert*, Mayence 1999, en particulier p. 2-3 et 35-52 passim.



Fig. 1. Rouen, groupe épiscopal au Haut Moyen Âge, d'après J. Le Maho.

sous le rapport du poids politique ou religieux des milieux en question (Royaume franc puis Empire carolingien, et possessions pontificales). Notre présentation se focalisera donc essentiellement sur les édifices de cette aire.

Nous débuterons par les ensembles cathédraux, qui naturellement tiennent le premier rang dans la hiérarchie de ces sanctuaires, et qui d'emblée peuvent apparaître avoir été impactés par une mutation aussi importante que l'instauration des chapitres canoniaux à partir du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. On peut ainsi évoquer ce qui advint à Rouen, et qu'a eu lieu de préciser Jacques Le Maho<sup>4</sup>. On avait d'abord

affaire, comme dans beaucoup d'autres ensembles de cette nature semble-t-il, à deux basiliques parallèles remontant sans doute à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, avec entre elles deux un atrium et (peut-être) un baptistère, plus un palais épiscopal du côté sud de ce groupe. À la suite de l'instauration du chapitre par l'archevêque Rémy au troisième quart du VIII<sup>e</sup> siècle, on assiste au développement d'un véritable quartier organisé pour la vie communautaire, circonscrit par une enceinte et avec une série de bâtiments autour d'une cour, au Nord de la basilique septentrionale (fig. 1). On en déduit que cette dernière est alors très vraisemblablement affectée aux chanoines.

<sup>4</sup>J. LE MAHO, Rouen, in J.-C. PICARD (dir.), *Les chanoines dans la ville. Recherches sur la topographie des quartiers canoniaux en France*, Paris 1994, p. 329-341.

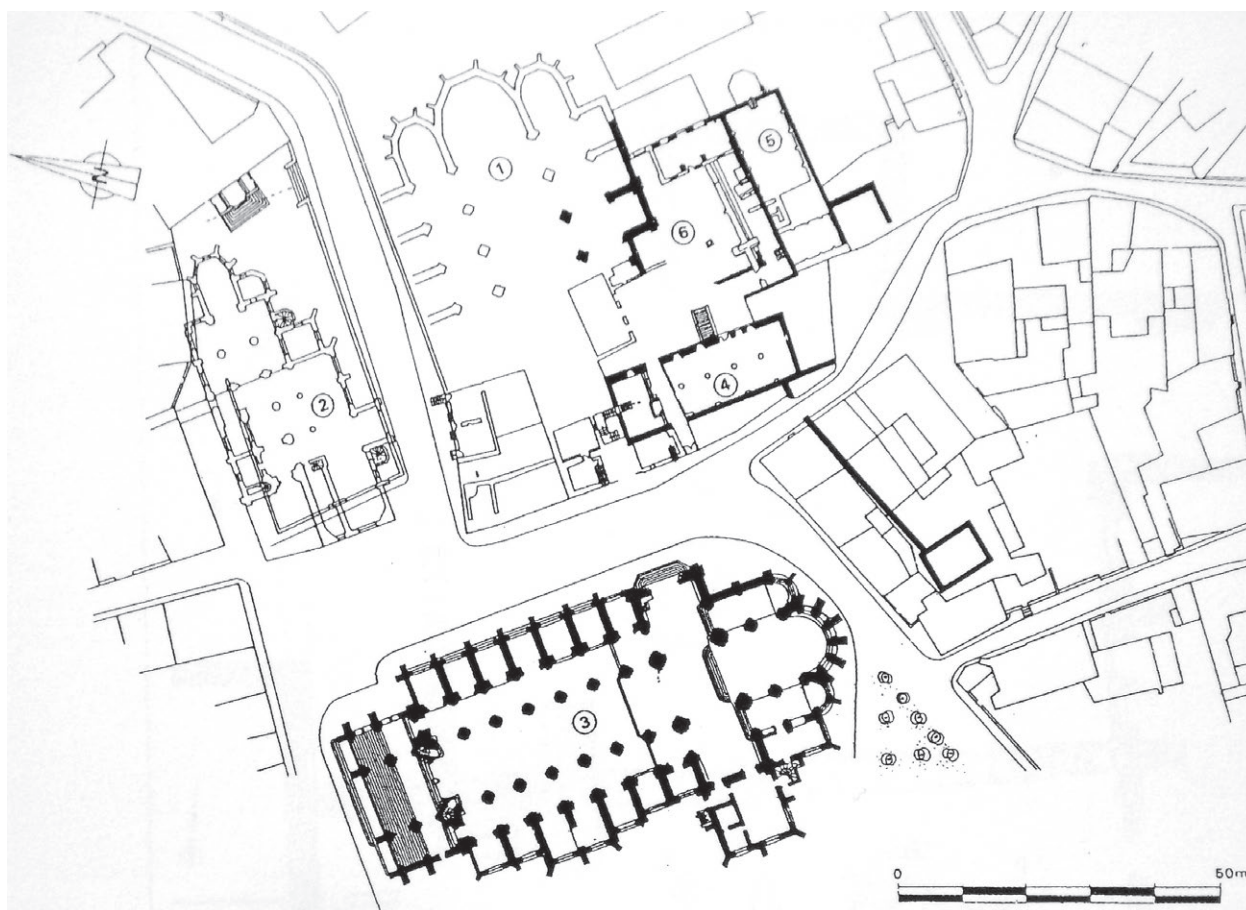


Fig. 2. Autun, groupe épiscopal au Haut Moyen Âge, d'après S. Balcon-Berry et W. Berry.

À Rouen, la configuration du quartier communautaire paraît toutefois être demeurée quelque peu lâche, à cette époque. Mais on assiste parfois, ailleurs, à une structuration bien plus achevée. C'est ce qui ressort notamment à Autun, où les fouilles de Sylvie Balcon et Walter Berry ont mis en évidence, au Sud de l'église principale du complexe paléochrétien, un véritable cloître à galeries, desservant ce qui a dû correspondre à une salle du chapitre (peut-être surmontée d'un dortoir) du côté est, un réfectoire du côté sud, et un bâtiment de stockage du côté ouest, toutes ces unités étant assurément datables du IX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup> (fig. 2).

On doit aussi s'intéresser à ce qui intervient dans le cadre intérieur même de l'édifice cathédral. De précieuses données, à ce sujet, ont été fournies par les fouilles de Charles Bonnet dans le groupe épiscopal de Genève<sup>6</sup>. En particulier, la basilique nord, d'implantation initiale du IV<sup>e</sup> siècle, a connu une notable amplification de l'aire dévolue aux clercs avec le déplacement de la clôture plus à l'Ouest dans la nef (fig. 3) ; cette tendance étant d'ailleurs confirmée lors de l'érection d'une troisième église, entre les deux précédentes, au IX<sup>e</sup> siècle (fig. 4). Toutefois, reconnaissons qu'il n'est guère possible – pour ce qui est attesté dans la basilique nord, notamment – d'établir si cet agrandissement

du chœur a réellement été opéré après la création des corps canoniaux, ou l'a plus ou moins anticipée<sup>7</sup> ; et l'on n'est pas certain, non plus, que cette même basilique nord était spécialement affectée aux chanoines... En tout cas, ces nouveaux dispositifs internes témoignent d'une intention de rehausser la « théâtralisation » de la pratique culturelle.

On pourrait alors aussi, à cet égard, songer à un impact des *Ordines romani*. On doit là tout particulièrement se référer aux indications contenues dans l'*Ordo I*, rédigé vers 690-700 selon Michel Andrieu, et relatif au déroulement de la messe pontificale<sup>8</sup> ; et il faut également s'appuyer sur les reconstitutions des dispositifs culturels proposées par Sible De Blaauw à partir des données du *Liber pontificalis*<sup>9</sup>. S'il s'avère impossible de vraiment préciser l'évolution intervenue dans la cathédrale du Latran pour la période qui ici nous occupe, on peut surtout se reporter à ce qui est attesté pour la basilique Saint-Pierre, laquelle, bien qu'ayant pas le statut de cathédrale, constituait dès ce temps la référence essentielle. Il y apparaît qu'aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, l'aire de l'autel (ce dernier implanté à la corde de l'abside) était fermée par une clôture haute de type *pergula* ; et que, quelque 3 m plus avant vers la nef, se dressait une seconde *pergula* ; puis, sans doute plus avant encore et de côté par rapport à

<sup>5</sup> S. BALCON-BERRY, W. BERRY, C. SAPIN, *Architecture and Sculpture at Autun around the Millenium*, in N. HISCOCK (éd.), *The White Mantle of Churches. Architecture, Liturgy and Art around the Millenium*, Turnhout 2003, p. 199-205.

<sup>6</sup> C. BONNET, *Les fouilles de l'ancien groupe épiscopal de Genève (1976-1993)*, Genève 1993, en particulier p. 22-65 passim.

<sup>7</sup> Cf. les réserves exprimées à ce même sujet, à partir d'autres exemples, par T. CREISSEN, *L'aménagement du sanctuaire dans les églises de France avant l'an mil*, in *HAM 15/1*, Zagreb-Motovun 2009, en particulier p. 97-98.

<sup>8</sup> M. ANDRIEU, *Les Ordines romani du haut Moyen Âge*, Louvain, 1931-61, en particulier t. 2, p. 38 sq. et 72-105 passim.

<sup>9</sup> S. DE BLAAUW, *Cultus et decor. Liturgia e architettura nella Roma tardoantica e medievale. Basilica Salvatoris, Sanctae Mariae, Sancti Petri*, Città del Vaticano 1994, en particulier t. 1, p. 75-76, et t. 2, p. 550-555, 599.

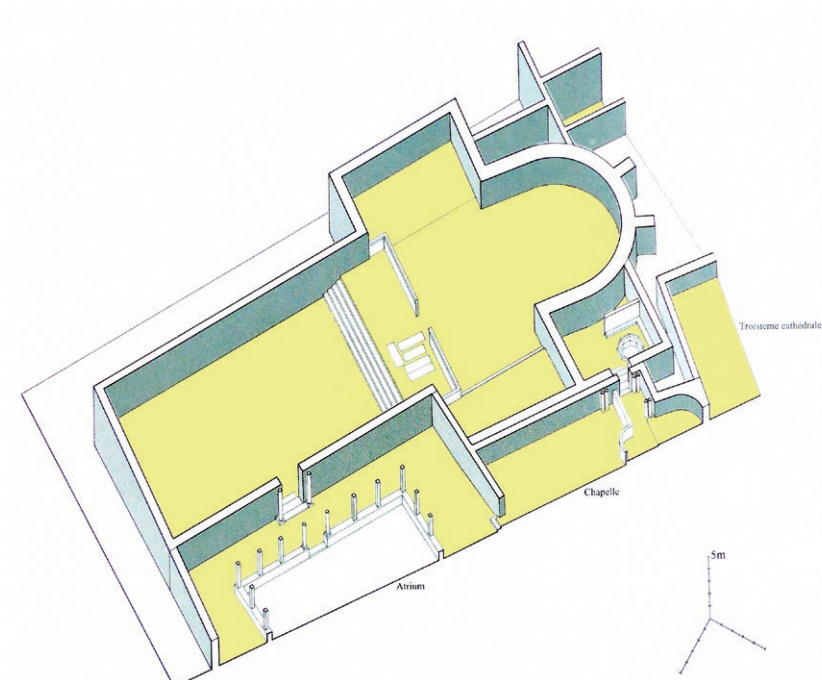


Fig. 3. Genève, basilique nord du groupe épiscopal au Haut Moyen Âge, d'après C. Bonnet.

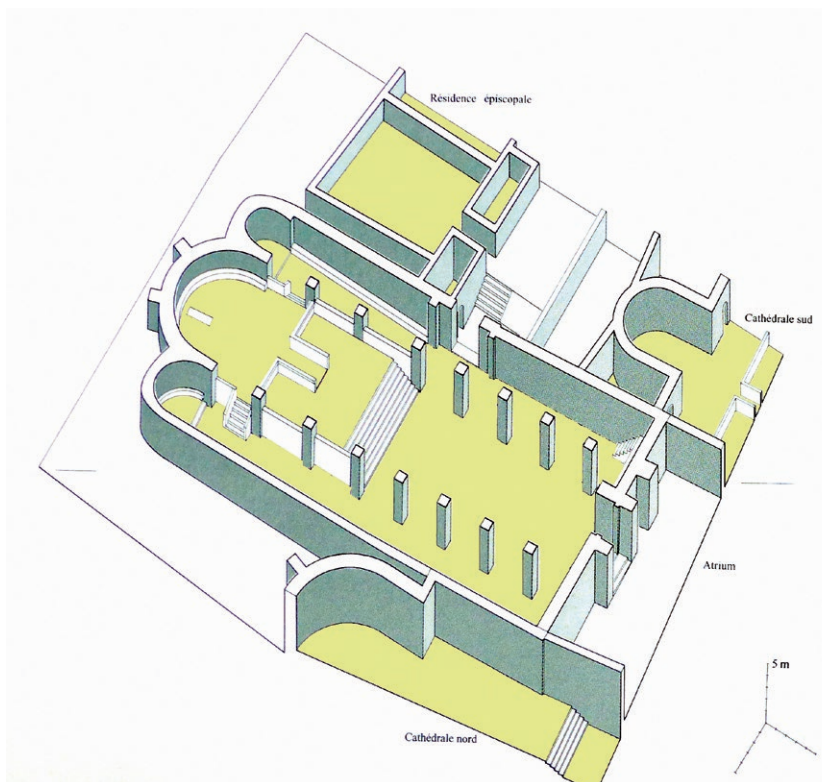


Fig. 4. Genève, troisième église du groupe épiscopal au IX<sup>e</sup> siècle, d'après C. Bonnet.

un hypothétique couloir axial, se trouvait un ambon (fig. 5). Les clercs des ordres majeurs se tenaient dans l'aire de l'autel, tandis que l'espace compris entre les deux *pergulae* était

dévolu aux chantres, et que l'ambon servait pour la lecture de l'épître et de l'évangile par, respectivement, un sous-diacre et un diacre. Paolo Piva a précisément proposé des restitutions possibles des aménagements internes de la cathédrale de Metz sur ce modèle de la Vaticane, à l'initiative de l'évêque Chrodegang peu après 750<sup>10</sup>.

Il faut toutefois sans doute se garder d'envisager une application systématique de ces ordonnancements dans toutes les cathédrales haut-médiévales. À Rome même déjà, le peu que l'on sait pour la basilique du Latran<sup>11</sup> suggère qu'il n'en allait pas exactement de même qu'à Saint-Pierre. Et pour Lyon par exemple, les sources textuelles ne font mention d'un important remaniement du chœur (avec notamment aménagement d'une crypte) qu'aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles<sup>12</sup> : il se pourrait donc bien que, jusque-là, les dispositifs paléochrétiens n'aient guère subi de modifications majeures – encore qu'il faille rester prudent à cet égard, une éventuelle restructuration du chancel n'ayant pas forcément fait l'objet d'un signalement par écrit... Mais au demeurant, une relative diversité de formules, en fonction des usages locaux et, peut-être aussi, de moyens plus ou moins limités, doit ainsi être conjecturée ; et il en va d'ailleurs de même, indiquons-le aussitôt, pour pratiquement tous les autres aspects qui seront ci-après abordés.

C'est notamment le cas pour les baptistères. Dans l'Antiquité tardive en effet, rappelons que la formule d'un édifice autonome avait manifestement été très privilégiée ; ajoutons cependant aussi que, dès le VI<sup>e</sup> siècle, d'autres fonctions lui avaient été assignées : ainsi dans le cadre de l'Italie, Beat Brenk a eu lieu de signaler des dépôts de reliques et l'installation de sépultures privilégiées<sup>13</sup>. Dès lors, tout en continuant sans doute à servir pour la collation du baptême, l'édifice faisait surtout office de véritable église, pour les messes quotidiennes essentiellement. Le même Beat Brenk relevait notamment le cas du baptistère de Florence, pour lequel un dessin du XV<sup>e</sup> siècle montre l'implantation de stalles de part et d'autre d'un autel situé devant l'abside<sup>14</sup> (fig. 6 a-b) ; ce témoignage est certes très tardif, mais on peut raisonnablement conjecturer que l'utilisation de l'édifice était similaire dès le Haut Moyen Âge. Cet état de fait explique que, non seulement dans la Péninsule, mais aussi dans certaines cités de Gaule (à Fréjus ou Poitiers par exemple), ces baptistères monumentaux aient été conservés.

Mais dans d'autres cas, il en a été tout autrement. La généralisation des baptêmes d'enfants tout au long de

<sup>10</sup> P. PIVA, *Metz : un gruppo episcopale alla svolta dei tempi (secoli IV-IX)*, in *Antiquité tardive* 8, Turnhout 2000, en particulier p. 252-264.

<sup>11</sup> S. DE BLAAUW, *op. cit.* (n. 9), en particulier t. 1, p. 173-174.

<sup>12</sup> J.-F. REYNAUD, F. RICHARD, *Le groupe épiscopal de Lyon, IV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, in P. BARBARIN (dir.), *Lyon, primatiale des Gaules*, Strasbourg 2011, en particulier p. 39-40 (et schéma de restitution de l'état modifié du chœur p. 41) ; il faut toutefois également tenir compte d'une restauration intervenue dans l'intervalle, sous l'épiscopat de Leidrade au IX<sup>e</sup> siècle, mais sans que l'on puisse déterminer quelle en a été l'ampleur exacte.

<sup>13</sup> B. BRENK, *The Cathedrals of Early Medieval Italy. The Impact of the Cult of the Saints and the Liturgy on Italian Cathedrals from 300 to 1200*, in G. BOTO VARELA, J.E.A. KROESEN (éd.), *Romanesque Cathedrals in Mediterranean Europe. Architecture, Ritual and Urban Context*, Turnhout 2016, en particulier p. 18.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 18-19 ; le dessin en question est dû à Bernardo Buontalenti.

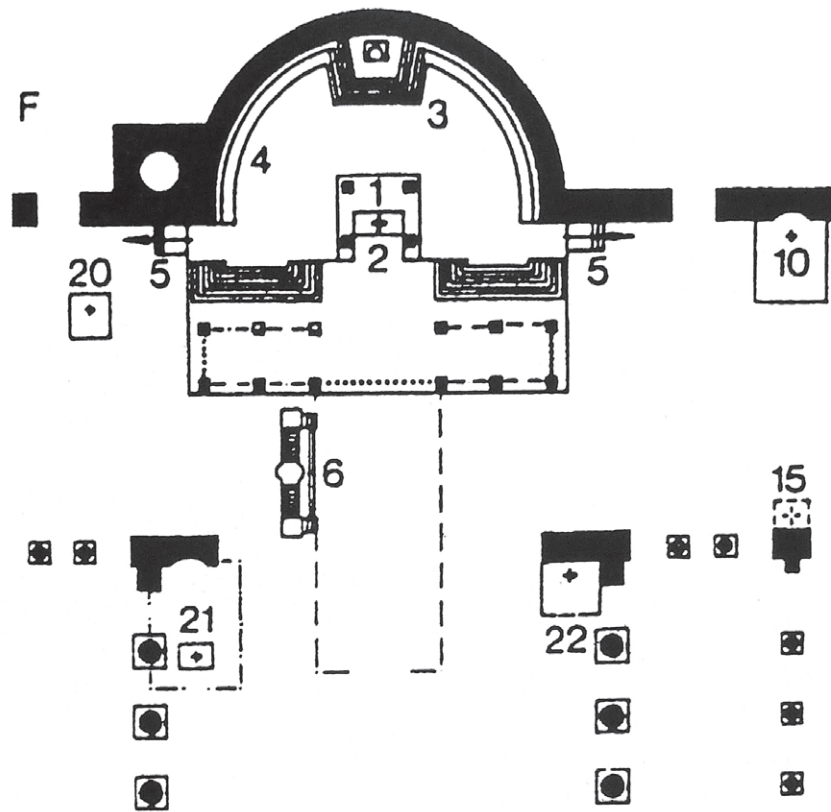


Fig. 5. Rome, Saint-Pierre : dispositifs culturels de la zone occidentale aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, d'après S. De Blaauw.

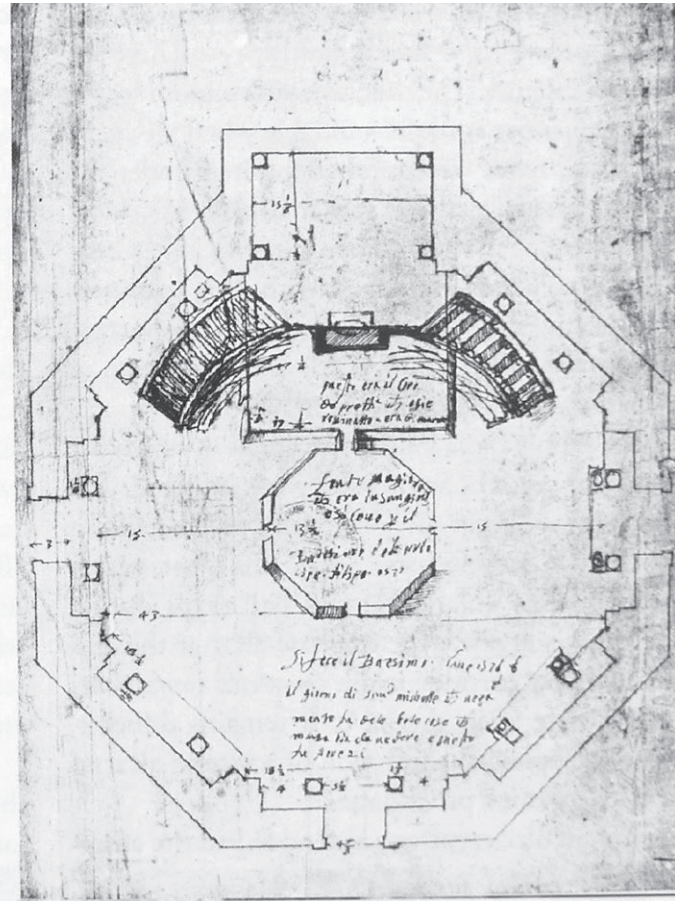


Fig. 6 a-b. Florence, baptistère de la cathédrale : vue extérieure, et dessin des dispositifs culturels au XV<sup>e</sup> siècle par Bernardo Buontalenti.

l'année, survenue également à la fin de l'Antiquité, a alors été déterminante pour l'autre mode d'évolution que l'on est amené à constater. Ainsi à Reims, où le baptistère initial était constitué par une vaste salle quadrangulaire à l'Ouest de la

nef de la cathédrale primitive, et comportait une piscine carrée de non moins de 3 m de côté. Les fouilles de Robert Neiss et Walter Berry ont fait apparaître qu'à l'époque carolingienne, cette salle autonome a été incorporée dans un

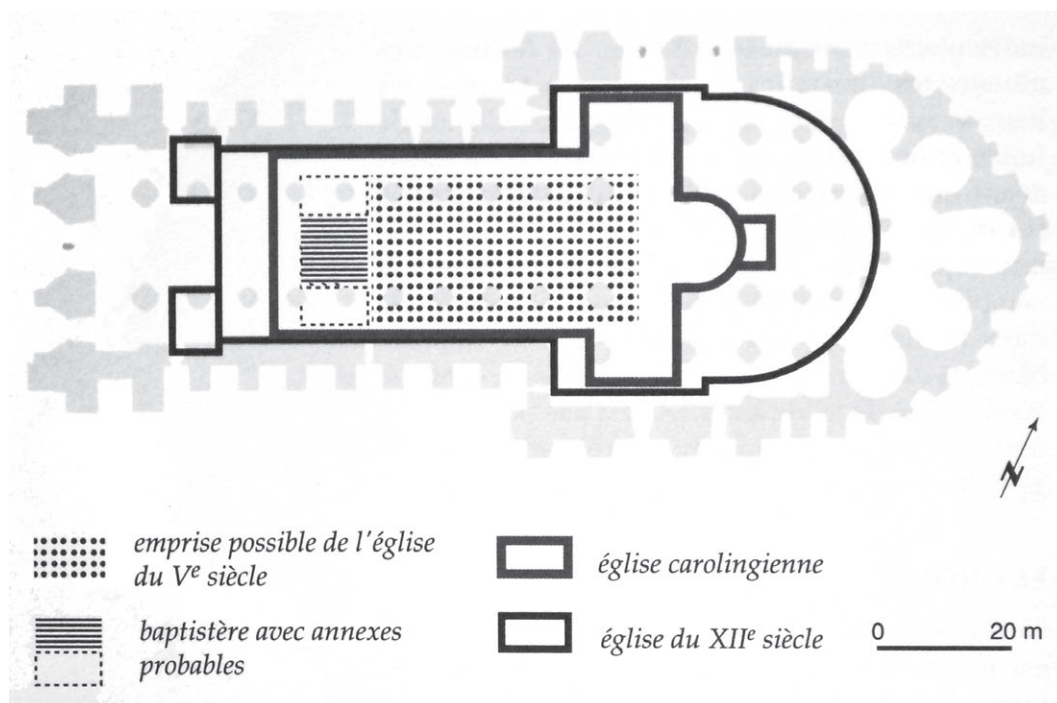


Fig. 7. Reims, cathédrale : états successifs, avec emplacements du baptistère originel et du massif occidental carolingien, d'après R. Neiss et W. Berry.

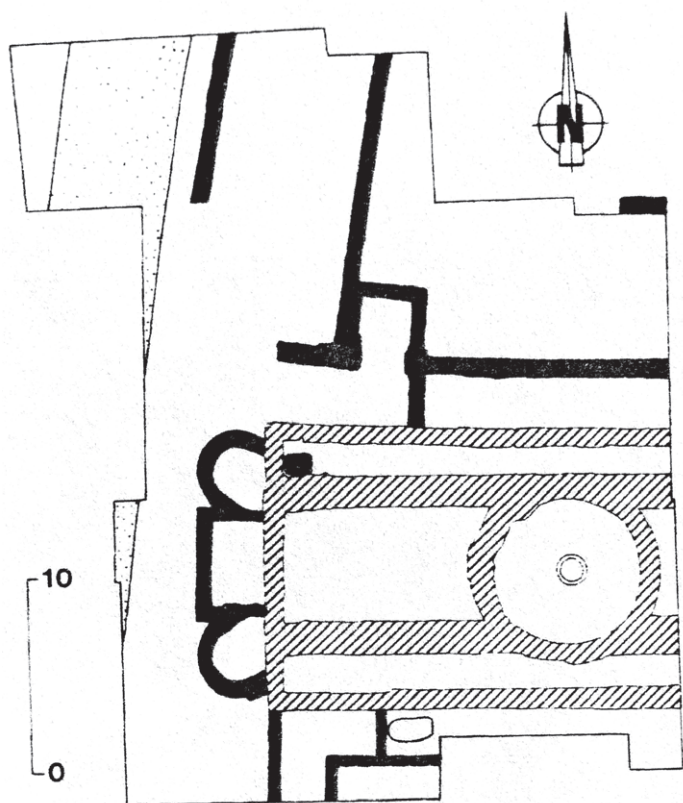


Fig. 8. Rouen, basilique nord du groupe épiscopal : massif occidental, d'après J. Le Maho.

massif occidental (fig. 7) ; pour l'étage de ce dernier, où était implanté un autel sous le vocable du Sauveur, les textes font

aussi état de la présence de fonts baptismaux ; mais ceux-ci étaient manifestement bien plus modestes que le baptistère originel désormais supprimé<sup>15</sup>.

Cet exemple rémois, avec l'érection d'un massif occidental pourvu d'un sanctuaire à l'étage, induit donc à envisager un autre type de modification importante ayant pu affecter des cathédrales paléochrétiennes, en Gaule carolingienne notamment. Revenons ici au cas de Rouen, où la basilique nord a été dotée d'une telle structure dans la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle (fig. 8), et où la basilique sud devait en recevoir une, à son tour, quelque peu avant l'an mil (fig. 9). Selon Jacques Le Maho, l'étage du massif de la basilique nord devait constituer un oratoire particulier pour les chanoines, étant donné qu'il était directement relié à leurs bâtiments spécifiques ; quant à l'étage du massif de la basilique sud, la dédicace du portail central de la cathédrale gothique, qui occupe le même emplacement, suggère qu'il s'agissait d'un oratoire spécialement dévolu à la vénération de saint Romain, ancien évêque patron de la cité<sup>16</sup>.

Notons aussi que ce phénomène d'adjonction d'un massif occidental n'est pas propre qu'à certaines cathédrales. De grands édifices monastiques ont aussi pu en être pourvus. Ainsi par exemple à Saint-Denis aux environs de 770, d'après ce qui ressort de la mise au point de Werner Jacobsen et Michaël Wyss<sup>17</sup> ; cela s'intégrait d'ailleurs dans une entreprise de reconstruction totale (avec désormais transept et crypte) de l'église paléochrétienne (fig. 10). Avant que, peu après 800 apparemment, cette zone ne soit quelque peu bouleversée par l'adjonction d'une contre-abside destinée à abriter la tombe de Pépin le Bref, ce massif occidental carolingien semble avoir comporté deux tourelles menant

<sup>15</sup> R. NEISS, W. BERRY, *La cathédrale de Reims : archéologie du site*, in P. DEMOUY (dir.), *Reims. La cathédrale*, La Pierre-qui-Vire 2000, en particulier p. 43-44, 53.

<sup>16</sup> J. LE MAHO, *Les fouilles de la cathédrale de Rouen de 1985 à 1993. Esquisse d'un premier bilan*, in *Archéologie médiévale* 24, Paris 1994, en particulier p. 24, 36 ; ID., *Tours et entrées occidentales des églises de la basse vallée de la Seine (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*, in C. SAPIN (dir.), *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église entre le IV<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle*, Paris 2002, en particulier p. 281-282 et 285-290.

<sup>17</sup> W. JACOBSEN, M. WYSS, *Saint-Denis : essai sur la genèse du massif occidental*, in C. SAPIN, *op. cit.* (n. 16), p. 76-87.

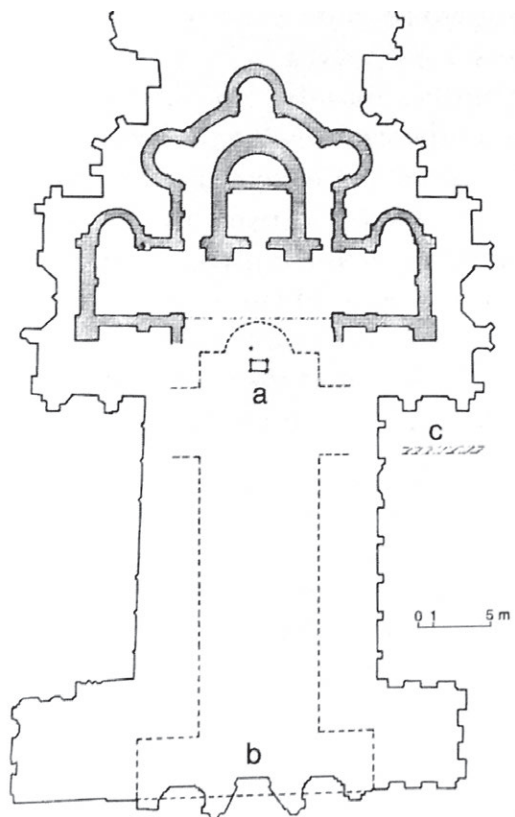


Fig. 9. Rouen, basilique sud du groupe épiscopal : emplacement du massif épiscopal (b), d'après J. Le Maho.

à un étage au-dessus d'un porche d'accès à la nef : c'est ce que l'on peut comprendre à la lecture du texte de l'abbé Suger relatif à la nouvelle reconstruction qu'il mit en chantier vers 1140 ; mais on ignore, malheureusement, la fonction de cette probable chapelle haute. Rappelons par ailleurs qu'en d'autres cas, une formule alternative a consisté en l'implantation d'une tour unique : ainsi celle érigée vers l'an mil par l'abbé Morard lors de la reconstruction de l'abbatiale parisienne Saint-Germain-des-Prés, anciennement Saint-Vincent-Sainte-Croix<sup>18</sup> (fig. 11) ; on a bien là, à l'étage, une tribune ouvrant sur la nef, mais sa fonction exacte est également, hélas, indéterminée.

Pour demeurer un instant ici dans le cadre des monastères, il ne faut pas non plus manquer de signaler que certains sanctuaires, d'importance parfois considérable, ont évolué vers ce statut au cours du Haut Moyen Âge. Cela a pu intervenir assez précocement, comme on le constate précisément pour Saint-Vincent-Sainte-Croix de Paris, originellement sanctuaire martyrial des abords de la ville : un document de 682 atteste que la transition était alors déjà advenue<sup>19</sup>. Malheureusement, on ne dispose d'aucune donnée fiable pour entrevoir ce que ce changement de statut a eu comme conséquences directes sur les aménagements du complexe à cette haute époque. Mais on peut naturellement imaginer que diverses implantations ont été opérées, plus ou moins

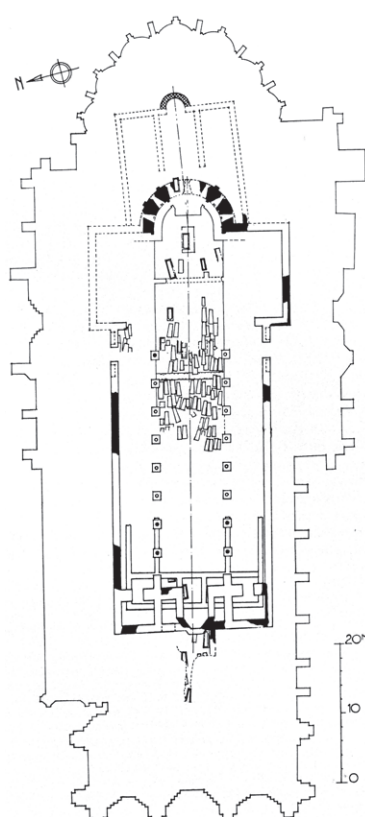


Fig. 10. Saint-Denis, abbatiale : états successifs, avec notamment le massif occidental des années 770 et la contre-abside des environs de 800, d'après W. Jacobsen et M. Wyss.



Fig. 11. Paris, Saint-Germain-des-Prés (anciennement Saint-Vincent-Sainte-Croix) : tour occidentale (surhaussée au XII<sup>e</sup> siècle).

rapidement, aux fins de répondre aux exigences de la vie communautaire. Pour les temps postérieurs, on a justement une indication précise en ce sens à propos de Saint-Vital de Ravenne, qui devient monastère bénédictin aux approches de l'an mil : très exactement, un texte en date de 999 fait état de la donation, par l'empereur Otton III, d'un terrain attenant à l'atrium de la basilique paléochrétienne, afin d'édifier les bâtiments monastiques<sup>20</sup>. Mais notons qu'alors, les injonctions tendant à une vie communautaire plus stricte, émises déjà au concile d'Inden en 816/17 puis réitérés au X<sup>e</sup> siècle, posaient l'existence de telles structures comme une absolue nécessité.

Dans ce même registre, mais avec une organisation plus complexe, on peut notamment évoquer le cas de Saint-Ambroise de Milan, qui s'est vu érigé en monastère bénédictin par l'archevêque local Pierre en 784<sup>21</sup>. Mais l'archevêque n'entendait pas pour autant renoncer à un contrôle direct sur l'établissement : il institua donc, sur place, un corps de prêtres et diacres appelé à devenir un véritable collège sous son autorité. D'où l'aménagement de locaux qui leur étaient destinés, au flanc nord de la basilique, tandis que les bâtiments des moines se disposaient au sud de cette dernière. Cette dichotomie devait être soulignée par l'édification d'un campanile des moines du côté correspondant, à l'initiative de l'abbé Anspert vers 870/80 ; puis, vers 1130, par celle d'un

<sup>18</sup> A. ERLANDE-BRANDENBURG, A.-B. MÉREL-BRANDENBURG, *Saint-Germain-des-Prés, an mil*, Paris 2011, en particulier p. 15-22.

<sup>19</sup> N. DUVAL, P. PÉRIN, J.-C. PICARD, *Paris*, in N. GAUTHIER, J.-C. PICARD (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle*, VIII, *Province ecclésiastique de Sens (Lugdunensis Senonia)*, Paris 1992, p. 119-122.

<sup>20</sup> M. VERHOEVEN, *The Early Christian Monuments of Ravenna. Transformations and Memory*, Turnhout 2011, p. 274.

<sup>21</sup> Pour ce changement de statut, ainsi que pour ce qui suit, cf. notamment A.M. AMBROSIONI, *Le due comunità santambrosiane*, in C. CAPPONI (dir.), *La basilica di Sant'Ambrogio a Milano. Guida storico-artistica*, Cinisello Balsamo 1997, p. 13-17 ; C. CAPPONI, *Storia della basilica attraverso i secoli*, *ibidem*, en particulier p. 22-24.





Fig. 12. Milan, Saint-Ambroise : vue générale du complexe.

second campanile, dit « des chanoines », à l'opposé de la façade de l'église (fig. 12).

Enfin, il faut signaler le développement considérable qu'ont pu connaître certains établissements de la toute première génération du monachisme occidental. On le vérifie sur le site de Marmoutier près de Tours, fondation de saint Martin dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle. D'après les sources textuelles ainsi que les données des fouilles récemment reprises par Élisabeth Lorans<sup>22</sup>, on avait d'abord affaire à une série de cellules creusées par les moines au flanc de la falaise surmontant la Loire. Martin aurait lui-même établi un premier oratoire, sans doute très modeste, sous le double vocable Pierre et Paul ; puis peu avant 500, l'évêque Volusien avait construit une nouvelle église, Saint-Jean, probablement plus importante ; mais l'emplacement de ces deux sanctuaires initiaux n'a, à ce jour, pas encore pu être reconnu. On sait ensuite qu'en 846 existe une chapelle partiellement creusée dans la falaise, dédiée à la Vierge. Pour le milieu du IX<sup>e</sup> siècle également, on a l'attestation d'une autre église, Saint-Gorgon, édifiée en relation avec l'apport, depuis Rome, des reliques du martyr éponyme. La situation devient plus claire au XI<sup>e</sup> siècle (fig. 13), puisque l'on sait que Guillaume le Conquérant, duc de Normandie,

finance la construction d'un réfectoire et d'un dortoir ; un cloître doit alors assurer la liaison avec l'abbatiale, plus au Sud. De celle-ci, on a quelques restes de l'état de la fin du X<sup>e</sup> siècle ; elle s'étendait sur environ 30 m, et était constituée d'une nef à trois vaisseaux puis d'un chevet apparemment tripartite greffé sur un transept. Au cours du XI<sup>e</sup> siècle, cette abbatale est considérablement agrandie et plus articulée : on aménage d'abord une crypte-halle, puis on rebâtit l'église elle-même, qui atteint une longueur de 65 m au moins, et comporte sans doute une galilée à l'Ouest abritant des tombes privilégiées, puis vers l'Est deux transepts et un chevet à déambulatoire. Cela prélude à l'amplification finale correspondant à la reconstruction gothique du XIII<sup>e</sup> siècle : l'abbatiale atteint alors 112 m de long, et est donc l'une des plus grandes de l'Occident.

Il faut à présent prendre en compte ce qui est en rapport avec le culte des saints. Il s'agit, bien entendu, d'un phénomène dont les origines renvoient très haut dans le temps : ainsi à Rome même, c'est en particulier ce qui a conditionné l'érection de la basilique vaticane au IV<sup>e</sup> siècle ; et Beat Brenk rappelait récemment encore que, dès les environs de 400, l'usage s'est établi d'associer des reliques aux autels<sup>23</sup>. Cela devait connaître un développement considérable au

<sup>22</sup> É. LORANS, *Marmoutier (Tours), a late Roman and early medieval monastery in the Loire Valley (fourth-eleventh centuries)*, in G. THOMAS, A. KNOX (éd.), *Early Medieval Monasticism in the North Sea Zone. Proceedings of a conference held to celebrate the conclusion of the Lyninge excavations 2008-15 (Anglo-Saxon Studies in Archaeology and History 20)*, Oxford 2017, p. 55-66 (je remercie vivement Thomas Creissen de m'avoir communiqué cet article).

<sup>23</sup> B. BRENK, *op. cit.* (n. 13), en particulier p. 13-15.

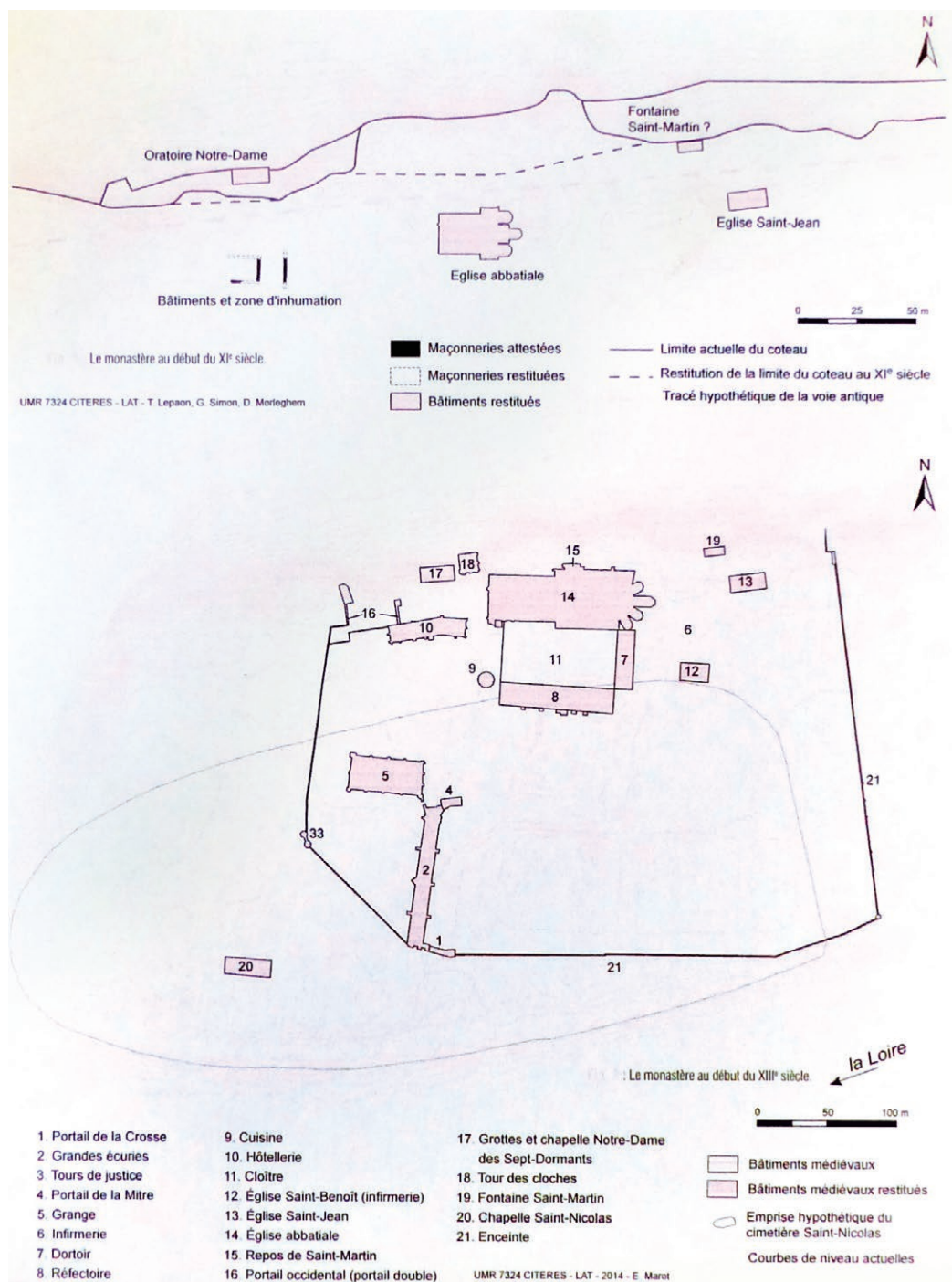


Fig. 13. Marmoutier : principales unités du complexe monastique au XI<sup>e</sup> siècle, d'après É. Lorans.

Haut Moyen Âge : en porte témoignage, notamment, le phénomène de la pluralité des autels sous vocables spécifiques, dont précisément Saint-Pierre de Rome offre un bon exemple<sup>24</sup>. Cette tendance avait d'ailleurs paru attestée dès les approches de 600, puisqu'un document de cette période mentionnant la cathédrale de Saintes évoquait la présence de non moins de treize autels dans l'édifice ; cependant, Paul-Albert Février et Louis Maurin ont à bon droit envisagé l'éventualité d'une interpolation dans le document en ques-

tion<sup>25</sup> : c'est en effet plutôt à partir du VII<sup>e</sup> siècle, et surtout des VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, que cet usage se vérifie réellement. Pour les temps carolingiens, il faut d'autre part faire état des textes relatifs au véritable trafic de reliques auquel se livrait le diacre romain Deusdona aux fins de satisfaire aux demandes de dignitaires francs – dont Eginhard – désireux de doter ainsi leurs fondations<sup>26</sup>. Cela a eu d'importantes conséquences sur les dispositions culturelles de nombreux sanctuaires.

<sup>24</sup> S. DE BLAAUW, *op. cit.* (n. 9), notamment t. 2, fig. 5, pour la situation aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles ; pour le même phénomène dans une perspective plus générale, ID., *Architecture and Liturgy in Late Antiquity and the Middle Ages*, in *Archiv für Liturgiewissenschaft*, Maria Laach 1991, en particulier p. 20-22.

<sup>25</sup> P.-A. FÉVRIER, L. MAURIN, *Saintes*, in N. GAUTHIER, J.-C. PICARD (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, X, Province ecclésiastique de Bordeaux (Aquitania secunda)*, Paris 1998, en particulier p. 60.

<sup>26</sup> P.J. GEARY, *Le vol des reliques. Furta sacra* (trad. franç. P.-E. Dauzat), Paris 1993, en particulier p. 68-69, 74-76, 78, 80 ; à propos d'Eginhard, P. DEPREUX, *Prosopographie de l'entourage de Louis le Pieux (781-840)*, Sigmaringen 1997, p. 179.

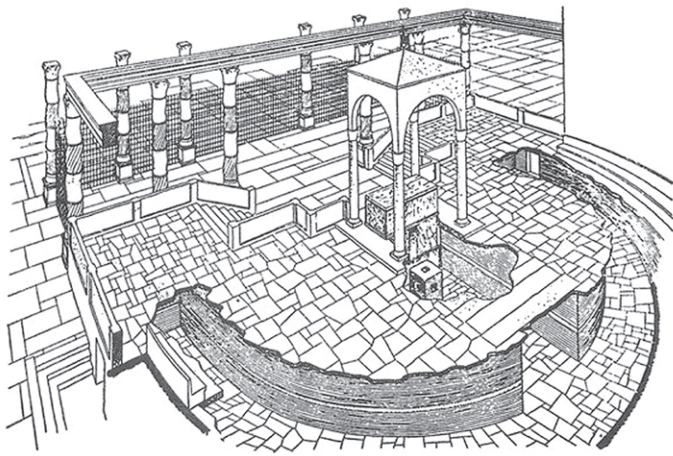


Fig. 14. Rome, Saint-Pierre : crypte des environs de 600, d'après R. Krautheimer.

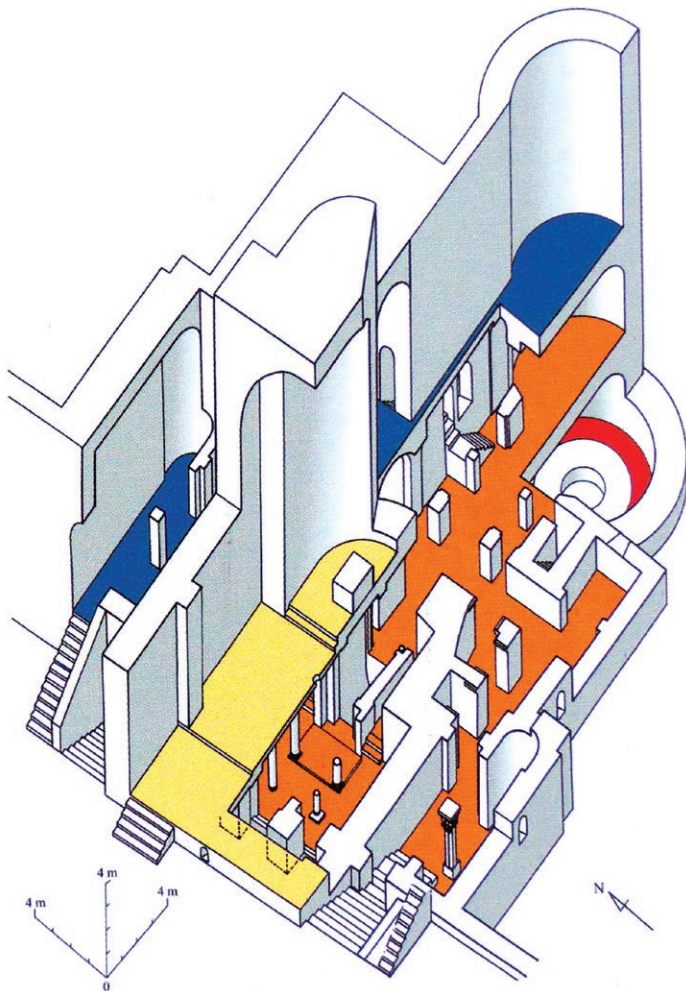


Fig. 16. Auxerre, abbatale Saint-Germain : cryptes du IX<sup>e</sup> siècle, d'après C. Sapin.

Pour en revenir à Rome, en premier lieu, on sait que c'est aux environs de 600 qu'a été aménagée au chevet de Saint-Pierre une crypte annulaire avec retour axial vers le tombeau de l'apôtre<sup>27</sup> (fig. 14). Le modèle allait en être repris dans



Fig. 15. Rome, Sainte-Marie in Cosmedin : crypte de la 2<sup>e</sup> moitié du VIII<sup>e</sup> siècle.

les années 770/80 à Saint-Denis<sup>28</sup>. Et à Rome à nouveau, vers 820, le pape Pascal I<sup>er</sup> devait à son tour l'appliquer au chevet de l'église Sainte-Praxède notamment, dans laquelle il s'attachait à rassembler nombre de reliques originellement dispersées dans les anciens édifices cimériaires de la périphérie de l'*Urbs*. Mais entre temps, et à Rome toujours, le pape Hadrien I<sup>er</sup> avait, à Sainte-Marie in Cosmedin reconstruite alors, inauguré la formule de la crypte-halle, véritable petite basilique à vaisseaux parallèles permettant aussi l'accès aisé aux reliques, disposées ici dans les niches murales<sup>29</sup> (fig. 15). En Gaule également, la prolifération des cryptes se trouve bien attestée dès le Haut Moyen Âge : le récent ouvrage synthétique de Christian Sapin fait un point très complet sur cette question<sup>30</sup>. Relevons simplement ici qu'indépendamment d'exemples procédant des systèmes romains précédemment évoqués, les temps carolingiens ont vu la mise en œuvre de solutions extrêmement élaborées : ainsi à Saint-Germain d'Auxerre, dont le même Christian Sapin a retracé l'évolution depuis le mausolée du V<sup>e</sup> siècle abritant le corps du saint éponyme jusqu'à la crypte à deux niveaux combinant halle, déambulatoire, oratoires latéraux et, hors-œuvre vers l'Est, structure de plan centré elle-même à plusieurs niveaux, l'ensemble abritant évidemment de multiples reliques<sup>31</sup> (fig. 16).

Un autre mode d'exaltation des saints, et de magnification du culte en général, a consisté en l'accroissement de la parure de l'autel et/ou de ses abords immédiats. On doit là aussi renvoyer prioritairement au cas de Saint-Pierre de

<sup>27</sup> R. KRAUTHEIMER, *Rome, portrait d'une ville, 312-1308* (éd. franç. revue par F. Monfrin), Paris 1999, p. 212-214.

<sup>28</sup> C. SAPIN, *Les cryptes en France. Pour une approche archéologique, IV<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle*, Paris 2014, p. 74, et pour ce qui suit (y compris pour la série des exemples romains), p. 71-91.

<sup>29</sup> M. WEBB, *The Churches and Catacombs of Early Christian Rome*, Brighton 2001, p. 175-177.

<sup>30</sup> C. SAPIN, *op. cit.* (n. 28).

<sup>31</sup> *Ibidem*, en particulier p. 53 (et fig. 48-53, p. 53-54), puis p. 88 (et fig. 99-100, p. 85).



Fig. 17. Milan, Saint-Ambroise, détails de la face postérieure de l'autel majeur du IX<sup>e</sup> siècle : scènes de la vie d'Ambroise.



Fig. 18. Milan, Saint-Ambroise, baldaquin de l'autel majeur, avec stucs de la fin du X<sup>e</sup> siècle.

Rome, pour lequel le *Liber pontificalis* détaille les dons opérés en ce sens par les papes successifs. Relevons-y tout particulièrement, sous Hadrien I<sup>er</sup> puis Léon III (soit entre 772 et 816), un revêtement métallique avec représentations figurées pour l'autel majeur lui-même (sans doute un *antependium* donc), un baldaquin d'argent comportant également des images, plus une série de panneaux de soie avec figures relatives aux principales fêtes de l'année liturgique ; s'y adjoignaient une couronne d'or rehaussée de gemmes appendue au-dessus de l'autel (don de Charlemagne, en l'occurrence) et, sur deux poutres situées *in introitu et in medio presbyteri*, des effigies de, res-

pectivement, Jésus entre deux archanges et Marie entre les apôtres André et Jean<sup>32</sup>.

Si tout cela a aujourd'hui disparu, on conserve en revanche le revêtement d'autel réalisé à l'initiative de l'abbé Angilbert, au troisième quart du IX<sup>e</sup> siècle, pour l'autel majeur de Saint-Ambroise de Milan<sup>33</sup>. Il s'agit là aussi d'un revêtement métallique, d'argent partiellement doré rehaussé d'émaux. Plus qu'un simple *antependium*, il s'agit d'une parure enveloppant les quatre côtés de l'autel. L'iconographie y conjugue de manière parfaite l'exaltation du Sauveur, sur la face antérieure, et celle du saint dédicataire principal Ambroise, avec une séquence de scènes de sa vie sur la face postérieure (fig. 17). Le baldaquin, sans doute contemporain de cette parure d'autel, a quant à lui reçu également, vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, un programme figuré (fig. 18) ; cela sous forme de stucs peints montrant, outre le Christ entre Pierre et Paul, Marie et les saints locaux Ambroise, Gervais et Protas, divers personnages symbolisant peut-être la communauté milanaise, comme l'a suggéré Saverio Lomartire<sup>34</sup>.

Pour en terminer ici avec l'autel, notons encore que le Haut Moyen Âge pourrait bien avoir déjà connu l'introduction d'un système de parure sur la table eucharistique même. C'est en particulier ce qui ressort des dires de Suger, qui signalait la présence, avec un positionnement de ce genre, du fameux « escrain » d'orfèvrerie (fig. 19) sans doute offert à l'abbaye de Saint-Denis par le roi Charles le Chauve au troisième quart du IX<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>.

On peut d'autre part considérer que l'adjonction d'un décor pariétal, particulièrement dans l'aire presbytérale, constituait aussi un mode de magnification de la célébration cultuelle. Et si l'on sait que beaucoup d'importants sanctuaires paléochrétiens avaient été dès cette époque pourvus d'un tel ornement, celui-ci a parfois pu être complété, ou remplacé, aux siècles postérieurs. Ainsi à Ravenne, Saint-Apollinaire in Classe<sup>36</sup> a d'abord connu dans les années 670

<sup>32</sup> S. DE BLAAUW, *op. cit.* (n. 9), en particulier t. 2, p. 543-566 passim.

<sup>33</sup> S. LOMARTIRE, *La basilica di Sant'Ambrogio dalle origini all'alto medioevo*, in C. CAPPONI (dir.), *op. cit.* (n. 21), p. 41-42 ; aussi, C. BERTELLI, *Sant'Ambrogio da Angilberto II a Gotofredo*, in C. BERTELLI (éd.), *Il millenio ambrosiano*, II, *La città del vescovo dai Carolingi al Barbarossa*, Milan 1988, en particulier p. 19-49.

<sup>34</sup> S. LOMARTIRE, *op. cit.* (n. 33), p. 45-47 ; aussi, C. BERTELLI, *op. cit.* (n. 33), en particulier p. 18, 72-75.

<sup>35</sup> D. GABORIT-CHOPIN, *Le trésor de Saint-Denis*, Paris 1991, p. 92-98, n° 13 ; aussi, J.-P. CAILLET, *L'image cultuelle sur l'autel et le positionnement du célébrant (IX<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, in HAM 11, Zagreb-Motovun 2005, en particulier p. 141-142.

<sup>36</sup> Pour ce qui suit à propos de ce décor, cf. M. VERHOEVEN, *op. cit.* (n. 20), p. 287-288.

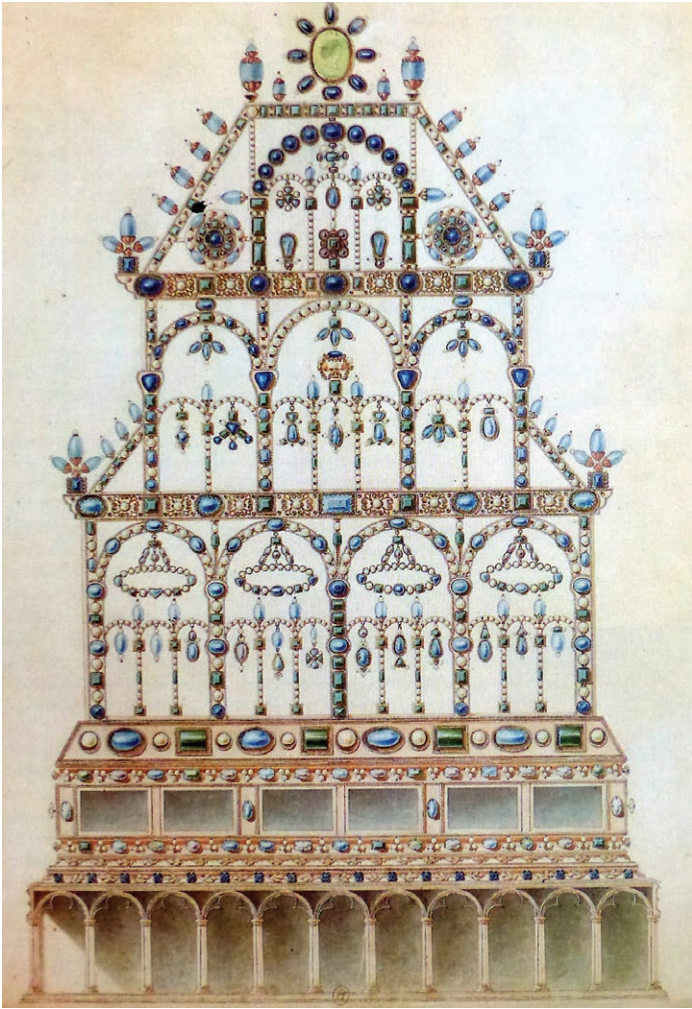


Fig. 19. « Escrain » (parure d'autel) vraisemblablement offert à Saint-Denis par Charles le Chauve (dessin de Labarre, 1794).

l'adjonction des deux panneaux de mosaïque aux côtés de l'abside, illustrant respectivement des préfigurations vétéro-testamentaires de l'eucharistie et la récente concession d'autocéphalie à l'Église locale (fig. 20) ; la partie basse du décor de l'arc absidal, avec les agneaux sortant de Bethléem et de Jérusalem, pourrait avoir été exécutée au cours de cette même phase (fig. 21) ; puis, c'est sans doute à l'initiative du pape Léon III vers 800 que l'on a sommé l'ensemble par le médaillon au buste du Christ accosté des quatre symboles évangéliques. À la cathédrale de Lyon, il semble que ce soit en revanche à la substitution pure et simple du décor paléochrétien que l'on ait procédé vers 820/30 : en effet, un texte relatif à l'évêque Agobard paraît porter au crédit de ce dernier l'installation, dans la conque de l'abside, d'une mosaïque figurant le Christ entouré des symboles évangéliques, des apôtres et des fleuves du paradis<sup>37</sup> ; et puisqu'un poème de Sidoine Apollinaire indique que, lors de l'édification de cette même cathédrale par l'évêque Patiens au V<sup>e</sup> siècle, une mosaïque avait déjà été réalisée pour l'abside<sup>38</sup>, il en ressortirait que celle-ci, peut-être un tant soit peu dégradée, a été remplacée aux temps carolingiens.

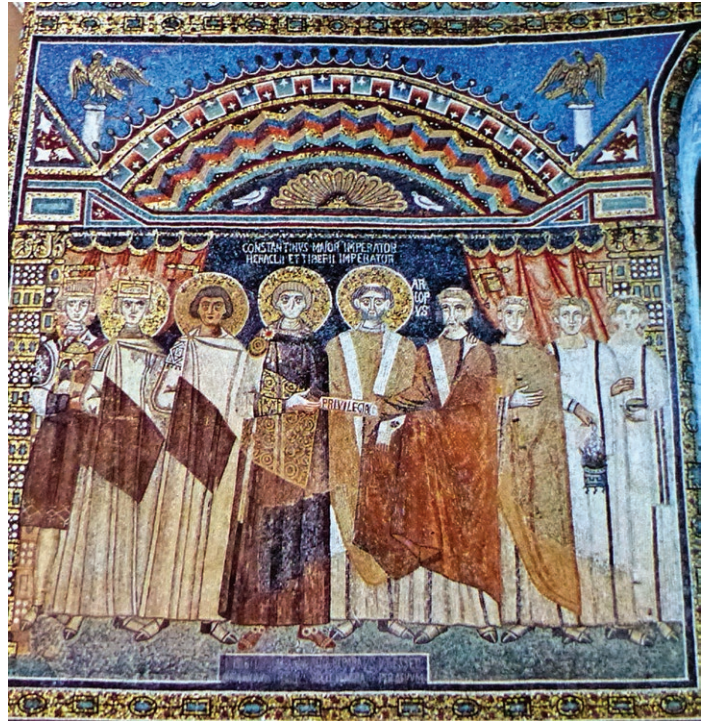


Fig. 20. Ravenne, Saint-Apollinaire in Classe, panneau latéral de l'abside : concession d'autocéphalie à l'Église locale.



Fig. 22. Milan, Saint-Ambroise, détail du décor absidal : Christ trônant, scènes de la vie d'Ambroise.

Si dans les deux cas ainsi évoqués, c'est le Sauveur lui-même qui se trouvait essentiellement exalté, on n'a pas non plus manqué, parfois, de mettre aussi en valeur les saints dédicataires. Cela nous ramène par exemple à Saint-Ambroise de Milan où, si la partie centrale de la mosaïque absidale avec le Christ trônant paraît bien résulter d'une réfection vers 1200, les scènes latérales montrant le saint éponyme dans sa relation avec Martin de Tours ont vraisemblablement été conçues par l'abbé Angilbert dans la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup> (fig. 22). C'est également à une exaltation des saints, bien

<sup>37</sup> J.-F. REYNAUD, F. RICHARD, *op. cit.* (n. 12), p. 32-33, 37, 38

<sup>38</sup> P.-A. FÉVRIER, J.-C. PICARD, C. PIETRI, J.-F. REYNAUD, *Lyon*, in N. GAUTHIER, J.-C. PICARD (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle*, IV, *Province ecclésiastique de Lyon (Lugdunensis prima)*, Paris 1986, p. 22-26 ; aussi, J.-F. REYNAUD, F. RICHARD, *op. cit.* (n. 12), p. 32, 35 (cette mosaïque du V<sup>e</sup> siècle pouvant peut-être avoir déjà comporté des sujets figurés).

<sup>39</sup> R. CASSANELLI, *Il mosaico absidale*, in C. CAPPONI (dir.), *op. cit.* (n. 21), p. 62-65 ; aussi, C. BERTELLI, *op. cit.* (n. 33), p. 54-71 passim.



Fig. 21. Ravenna, Saint-Apollinaire in Classe, décor absidal : vue d'ensemble.



Fig. 25. Auxerre, cryptes de l'abbatiale Saint-Germain, peintures du IX<sup>e</sup> siècle : lapidation d'Étienne.

plus appuyée encore, que l'on a affaire dans l'église romaine Sainte-Praxède reconstruite par le pape Pascal 1<sup>er</sup> vers 820 : Praxède et sa compagne Pudentienne apparaissent en effet aux côtés des puissances célestes tant dans la mosaïque de la conque de l'abside (fig. 23) que dans celle de l'arc triomphal



Fig. 23. Rome, Sainte-Praxède, détail du décor absidal : Praxède entre saint Paul et le pape dédicant Pascal 1<sup>er</sup>.



Fig. 24. Rome, Sainte-Praxède, peintures du transept : martyre de divers saints (relevé de Carlo Tabanelli, début du XX<sup>e</sup> siècle).

; et, dans le transept, les peintures illustrent le martyre des nombreux autres saints dont les reliques venaient alors d'être recueillies dans l'édifice<sup>40</sup> (fig. 24).

Toujours quant aux décors pariétaux, ajoutons enfin que l'aire presbytérale n'a pas été la seule à en être pourvue. On peut ainsi notamment évoquer les exemples d'Auxerre : dans l'abbatiale Saint-Germain d'abord, la crypte a reçu au IX<sup>e</sup> siècle les célèbres peintures des oratoires de la périphérie du déambulatoire, en rapport avec leur dédicace (à saint Étienne, notamment) (fig. 25), et les figures d'évêques à proximité de leurs sépultures<sup>41</sup> (fig. 26) ; et dans la cathédrale,

<sup>40</sup> R. WISSKIRCHEN, *Das Mosaikprogramm von S. Praxedis in Rom. Ikonographie und Ikonologie (Jahrbuch für Antike und Christentum, Ergänzungsband 17)*, Münster 1990 ; et pour les peintures du transept, cf. la notice de C. BERTELLI in C. BERTELLI, G.P. BROGILOLO (éd.), *Il futuro dei Longobardi. L'Italia e la costruzione dell'Europa di Carlo Magno*, Milan-Brescia 2000, p. 328, n° 323.

<sup>41</sup> C. SAPIN (dir.), *Peindre à Auxerre au Moyen Âge, IV<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles. 10 ans de recherches à l'abbaye Saint-Germain et à la cathédrale Saint-Étienne d'Auxerre*, Paris 1999, cf. en particulier les contributions de F. HÉBER-SUFFRIN, C. SAPIN et M.-G. CAFFIN, p. 104-171.



Fig. 26. Auxerre, cryptes de l'abbatiale Saint-Germain, peintures du IX<sup>e</sup> siècle : figures d'évêques.

il semble bien que l'évêque Guy ait, vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle, fait représenter le Jugement dernier en façade même du massif occidental<sup>42</sup>. Ainsi, ces décors à des emplacements-clés tendaient à souligner de plus en plus nettement les

articulations de l'édifice, en rapport direct avec la fonction et le caractère de ces espaces.

Nous ferons enfin retour, à présent, sur l'extérieur – ou plus exactement les abords immédiats – de l'église. Nous avons ci-dessus fait mention, à propos des massifs occidentaux, des tourelles qui assuraient la desserte d'une probable chapelle au-dessus d'un porche. Cela conférait déjà un double accent vertical – ou accent simple, dans le cas d'une tour unique comme celle de l'abbé Morard à Saint-Germain-des-Prés vers l'an mil – à même de rehausser l'aspect du bâtiment ; les clercs en charge d'un important sanctuaire, ainsi que les dignitaires laïcs y ayant des attaches, n'ont pas manqué de jouer de ce trait pour manifester leur autorité dans le paysage bâti : nous nous sommes précisément attaché, dans le cadre d'une synthèse sur l'architecture religieuse des environs de l'an mil, à en souligner les enjeux<sup>43</sup>. Entre autres, nous y avons relevé le rôle des cloches, souvent installées dans les tours de ces massifs à l'époque romane du moins, pour imposer le temps de Dieu tant à la communauté locale qu'aux populations vivant à l'entour. Et nous avons vu qu'à Saint-Ambroise de Milan, les moines puis les clercs séculiers avaient eu à cœur de disposer de leur propre clocher, au IX<sup>e</sup> puis au XII<sup>e</sup> siècle respectivement. Mais le prototype doit probablement en être reconnu à Saint-Pierre de Rome où, dès le pontificat d'Étienne II dans les années 750, un campanile avait été implanté dans l'angle nord-est de l'atrium<sup>44</sup> (fig. 27). Ce principe d'une tour campanaire séparée du corps principal de l'édifice allait aux X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles être repris pour, notamment, les sanctuaires majeurs de Ravenne : cela, en toute logique, pour la cathédrale, ainsi que pour Saint-Martin alors devenu Saint-Apollinaire-le-Neuf depuis le transfert des reliques du protoévêque en 856, ou encore pour Saint-Apollinaire in Classe (fig. 28) et Saint-Vital

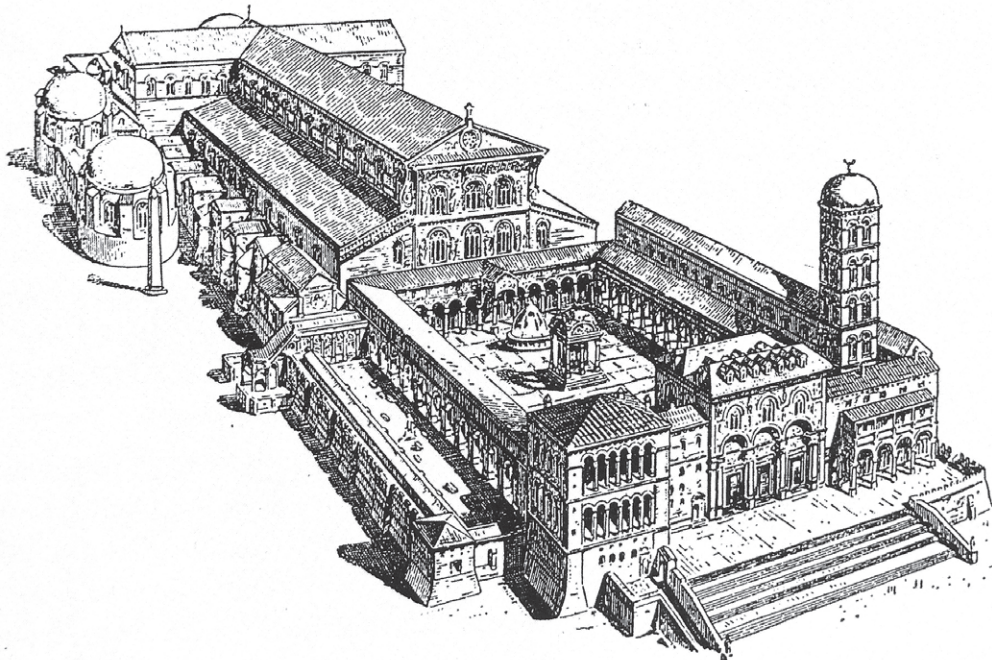


Fig. 27. Rome, Saint-Pierre, reconstitution de l'état ancien, avec notamment le campanile d'Étienne II (dessin de H. Brewer, d'après les relevés d'Alfarano en date des environs de 1600).

<sup>42</sup> Pour la source textuelle relative à cette représentation, cf. M. SOT (dir.), *Les gestes des évêques d'Auxerre*, I, Paris 2002, p. 226-227.

<sup>43</sup> J.-P. CAILLET, *Architecture et décor monumental*, in P. RICHIÉ (dir.), *L'Europe de l'an mil*, Paris 2001, p. 213-217.

<sup>44</sup> J.-C. PICARD, *Le quadriportique de Saint-Pierre-du-Vatican*, in *Mélanges de l'École française de Rome (Antiquité)* 83, Rome 1971, en particulier p. 879 (et fig. 2, p. 863) ; repris in J.-C. PICARD, *Évêques, saints et cités en Italie et en Gaule. Études d'archéologie et d'histoire*, Rome 1998, p. 81 (et fig. 2, p. 65).



Fig. 28. Ravenne, Saint-Apollinaire in Classe : vue générale, avec le campanile du XI<sup>e</sup> siècle.

désormais importants monastères<sup>45</sup>. La formule a ensuite connu en Italie et à ses marges une remarquable pérennité, comme en témoignent par exemple les campaniles romans des cathédrales de Pise, de Parme ou de Pula, puis celui bâti par Giotto pour la cathédrale gothique de Florence.

Nous faisons déjà état, plus haut, de la diversité des solutions mises en œuvre dans le devenir de ces sanctuaires de la première génération chrétienne. Au moment de conclure, il s'impose d'y revenir. Nous avons en effet eu lieu de relever que si l'enveloppe architecturale de certains édifices n'a pas connu de modification substantielle, d'autres ont subi des transformations plus ou moins radicales, et parfois même une reconstruction complète moyennant, souvent, une am-

plification notable et une articulation plus complexe. Nous avons également signalé d'importantes disparités quant aux changements des dispositifs culturels internes. Et quant aux décors – qu'il s'agisse de ceux appliqués à ces mêmes dispositifs, ou de ceux ayant pour support l'architecture –, il va de soi que ce que l'on constate pour plusieurs des sanctuaires prééminents ne se vérifiait sans doute guère pour la multitude de ceux d'ordre plus modeste. À ces divers titres, la sélection que nous avons privilégiée ne saurait être considérée comme représentative de la totalité. Mais en revanche – et cela correspond bien à ce que nous annonçons –, ce qui ressort de l'examen de ces exemples n'en apparaît pas moins hautement significatif, dans la perspective de l'évolution vers le Moyen Âge central. Car les cas ici envisagés ont permis de voir émerger, tour à tour, la structuration des quartiers canoniaux et des ensembles claustraux, l'adaptation des aires et installations culturelles en rapport avec une liturgie plus « théâtrale » (et plus exclusivement cléricale surtout), ainsi que le rôle du décor figuré dans la différenciation des espaces ; par ailleurs, nous avons pu observer

la pluralité des pôles culturels dans le cadre des monastères, et signalé également la tendance à leur pluralité dans le cadre d'un seul et même sanctuaire ; enfin, le remodelage des édifices à leurs deux extrémités et le jeu de nouveaux accents verticaux, pour des fonctions précises mais aussi dans une visée ostentatoire. Ce sont bien là des traits appelés à caractériser nombre d'églises romanes et, dans leur lignée, gothiques même. Notre sélection, semble-t-il donc, se justifie de la sorte. Au demeurant, on ne s'étonnera guère de ce que le devenir de ces édifices ou ensembles de rang supérieur, qui bénéficiaient en outre du prestige de leur ancienneté, ait particulièrement eu vocation à conditionner, dans une fort appréciable mesure du moins, la suite du développement.

<sup>45</sup> M. VERHOEVEN, *op. cit.* (n. 20), p. 248, 266, 274, 288.